

Emily Dickinson poète
dans la poche du kangourou

Dans la même collection

Parus dans « Cardinales / Commentaire »

- David Mendelson, *Stéphane Mallarmé et « le blanc souci de notre toile »*.
Du Livre à l'Ordinateur, 2013
Marianne Gourg-Antuszezewicz, *Dostoïevski, Lectures au XX^e siècle*, 2015

Parus dans « Cardinales » :

- Goethe, *Le Conte*, 2008
Virgile, *L'Énéide*, 2009
Virgile, *Les Géorgiques, Les Bucoliques*, 2010
Lilyan Kesteloot, (recueillie par), *L'Épopée bambara de Segou*, 2010
Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*, 2011
Emily Dickinson, *Menus Abîmes*, 2012
Chatzi Sechretis, *L'Alipachade* (épopée épirote), 2013
Dante Alighieri, *La Divine Comédie ou le Poème sacré*, 2013
Dante Alighieri, *La Vita Nuova*, 2013
William Shakespeare, *Œuvres, tome I*, 2013
William Shakespeare, *Œuvres, tome II*, 2013
Théâtre espagnol du Siècle d'or (Fernando de Rojas et Pedro Calderón de la Barca), 2013
Donatien Alphonse-François, marquis de Sade, *Les Infortunes de la vertu*, édition de Justine Legrand, 2013
Le Preux et le Sage, l'épopée du Kayor et autres textes wolof, transcription et traduction du wolof par Mamoussé Diagne, présentation de Lilyan Kesteloot, 2014
Novalis (Georg Philip Friedrich von Hardenberg), *Hymnes à la nuit Hymnen an die Nacht* et *Chants spirituels, Geistliche Lieder*, édités, traduits de l'allemand et présentés, par Gianfranco Stroppini de Focara, 2014
Le Mahābhārata, traduction du sanskrit par Gilles Schaufelberger et Guy Vincent, tomes I et II, 2013 ; tomes III et IV, 2015

Françoise Delphy

Emily Dickinson poète
dans la poche du kangourou

Présentation

Emily Dickinson

Emily Dickinson (1830-1886) est maintenant considérée aux États-Unis comme le plus grand poète américain. Trois grandes biographies ont été publiées en moins de vingt ans¹. Et un grand nombre de critiques traitant de sa poésie analysent aussi sa vie. Il n'y en a pas en français alors que depuis plusieurs années le public français est de plus en plus intéressé par ce poète remarquable et excentrique. [Une biographie ne se contente pas de satisfaire la curiosité des lecteurs, elle réalise ce travail essentiel qui est de mettre en correspondance l'œuvre et la vie.] Les Japonais avaient traduit tous ses poèmes dès les années 70 alors que nous étions très en retard avec quelques traductions seulement. C'est avec la première traduction de Claire Malroux chez José Corti en 1986 que les traductions des poèmes et des lettres ont cessé d'être confidentielles, et c'est en 2009 que j'ai publié chez Flammarion Les Poésies complètes d'Emily Dickinson. (Édition bilingue). Maintenant que le lectorat français dispose de tous ses poèmes et de la traduction d'une partie de ses lettres². L'intérêt pour l'œuvre et la vie du poète s'est considérablement accru. La biographie romancée (plus rêverie autour de Dickinson que biographie) de Christian Bobin La Dame Blanche, Gallimard 2007, a connu

1. Richard B. Sewall : *The Life of Emily Dickinson*; Farrar, Straus and Giroux; New York, 1974.
Cynthia Griffin Wolf; *Emily Dickinson; Radcliff Biography Series*, Addison-wesley Publishing Company, 1988.
Alfred Habegger: *My Wars are Laid in Books, The Life of Emily Dickinson*, The Modern Library, New York, 2002.
2. La correspondance de Dickinson est en cours de fabrication et devrait être publiée aux éditions Orizons, courant 2016.

un grand succès. Le journal Libération du Jeudi 31 octobre 2013 présente la traduction d'un roman américain : *La vie secrète d'Emily Dickinson* offre le sous-titre suivant : *Emily Dickinson ressuscitée d'entre les mots*. Délaissant les voies réalistes, l'Américain Jerome Charyn réinvente le poète disparue en 1886. On ne peut à la fois ressusciter et réinventer. Il n'y a pas grand-chose d'Emily Dickinson, dans ce roman, hormis son nom. Toutes les traductions de poèmes et de lettres (les miennes y compris), comportent, en introduction une « mini biographie » qui se contente de signaler les faits majeurs de la vie d'Emily Dickinson. On pourrait traduire une des biographies américaines. Or le choix est difficile ; ces biographies ne conviendraient pas à un public qui ne connaît pas le contexte culturel de l'Amérique du dix-neuvième siècle. Prenons deux exemples : le mot *commencement*, faussement français, désigne la cérémonie de remise des diplômes qui se passe à la fin de l'année scolaire et universitaire. Le mot *conversion* signifie une démarche officielle et publique d'adhésion à l'Église et non pas un changement de religion, ou le passage de l'athéisme à la foi, et le mot *revival* signale un moment, de quelques semaines à une année, de ferveur religieuse accrue, accompagné de l'assistance à des sermons qui pouvaient durer au moins deux heures. Un Américain n'a pas besoin de ces explications et les biographies américaines qui n'en fournissent pas resteraient en partie incompréhensibles en France.

Parmi les questions que se posent les lecteurs de l'œuvre, deux reviennent régulièrement. Comment et pourquoi Emily Dickinson est-elle devenue poète ? Comment et pourquoi est-elle devenue ce qu'on a appelé « recluse » ? Les deux démarches sont liées et la réponse ou plutôt *des* réponses possibles à ces deux questions se trouvent dans les lettres et les poèmes. On pourra me rétorquer que Dickinson s'est protégée des interprétations hâtives en affirmant à T.W. Higginson (un de ses mentors) : « Quand je parle de moi à la première personne il ne s'agit pas vraiment de moi mais d'une personne supposée ». Bouclier purement rhétorique car la personnalité, la sensibilité, les croyances de Dickinson sont perceptibles dans ses poèmes tout autant que dans ses lettres. On a d'une certaine manière la même distance entre le « je » et le « moi » de Shakespeare. Qui parle ? Lui-même ou un de ses personnages ? Les lecteurs savent très peu de choses sur la vie de Shakespeare, pourtant à la lecture de ses pièces et de ses sonnets, une personnalité se dégage, avec ses goûts, sa sensibilité, ses obsessions, ce qui le fait rire, ce qui le fait pleurer, la façon dont il aime, celle dont il déteste. Si l'on prend par exemple le fameux monologue « Être ou ne pas être », ce n'est pas le personnage : prince, fils du roi, futur héritier de la couronne que l'on rencontre, mais bien l'auteur, l'acteur, le roturier né à Stratford sur Avon qui, lui, a souffert de l'arrogance des puissants :

« Car qui supporterait les coups de fouets et le mépris du temps, / L'injustice de l'opresseur, l'insolence et l'orgueil des Grands de ce monde, / Les souffrances de l'amour sans retour, Les délais de la Justice, / Les outrages des bureaucrates et les humiliations / Que le mérite patient reçoit de ceux qui usurpent les honneurs » ...

Mais suffirait-il de lire poèmes et lettres pour obtenir une image parfaite de l'auteure ? Ce serait exact si Dickinson était transparente et limpide, or elle ne l'est pas, du moins pas toujours. C'est là que l'approche de quelqu'un qui, comme moi, la fréquente assidûment depuis quarante-cinq ans (je lui ai consacré ma thèse de Doctorat d'État — des cours — des traductions — des conférences) n'est pas inutile. Il s'agit par exemple de décrypter ses mots fétiches comme « le midi », « la circonférence », « la mer », « la royauté », « l'épouse » etc..., mots qu'elle utilise à la fois dans leur sens commun, mais aussi qu'elle charge d'un symbolisme bien à elle. Les « fantaisies » stylistiques de l'auteure sont également un frein à la compréhension. Un autre problème auquel tout biographe de Dickinson se heurte est dû aux « trous » dans la correspondance. Il nous reste trois volumes de lettres. D'après les biographes majeurs déjà cités³ on devrait en avoir dix fois plus. En effet, à l'époque, la plupart des gens brûlaient leur correspondance avant leur mort, ou demandaient à leurs proches de le faire. C'est presque un miracle que nous en ayons tant : 1046. C'est un signe en tout cas que les correspondants de Dickinson attachaient du prix à ses lettres. Il n'en reste pas moins que certaines années ont été particulièrement « oblitérées » de la vie d'Emily Dickinson. C'est particulièrement vrai des années 1857 et 1867. Nous ignorons par exemple s'il y eut ou non une véritable rupture entre Emily et Sue sa belle-sœur. Dans les papiers d'Emily Dickinson les premiers éditeurs T.W. Higginson et Mabel Loomis Todd ont trouvé trois Lettres d'amour dénommées : « lettres au Maître » car elles s'adressent à un « Master », datées grâce à l'écriture : la première de 1858, les deux autres de 1862. Ce sont des brouillons. Les biographes se battent pour savoir si l'élu est le révérend Wadsworth de Philadelphie ou Samuel Bowles de Springfield. En fait une question se pose, outre celle de l'identité du « Master », celle de la réalité de son existence. Ces lettres ont-elles été envoyées à quelqu'un, ou ne représentent-elles qu'un « jeu de rôles » auquel notre fantasque poète se serait livrée ?

La dernière biographie en date est celle de Lynsall Gordon : *Lives like Loaded Guns, Emily Dickinson and Her Family Feuds* En français : *Des Vies comme des fusils chargés : Emily Dickinson et les guerres familiales*. (Ma tra-

3. *Op. cit.*

duction) Le titre fait allusion au poème 764⁴ : « Ma vie était — un fusil chargé — ». Cette biographie ne diffère vraiment des autres que par deux faits d'importance : Gordon pense que la raison de sa réclusion était médicale, qu'Emily Dickinson souffrait de crises d'épilepsie qui l'empêchaient de se marier et de vivre une vie sociale normale. Depuis que j'étudie Dickinson, je l'ai vue accablée de toutes les maladies de la terre par des commentateurs, dont un « Lupus », une maladie de la peau provoquant des ulcères, les patients défigurés par cette maladie se cachent. Il est vrai que son neveu Ned souffrait d'épilepsie, et d'autres membres de sa famille également. Dans la première lettre que nous ayons du 18 avril 1842, — elle avait donc douze ans — elle écrit à son frère : « ...Le Cousin Zebina a eu une crise l'autre jour et s'est mordu la langue — comme tu dis c'est une journée pluvieuse, et je ne pense à — Rien de plus à raconter. » (L 1) Le naturel avec lequel la fillette parle de cette crise nous laisse à penser que si Dickinson avait été touchée par cette maladie il n'aurait pas fallu plus de cent ans pour le découvrir.

Le deuxième fait est livré dans la deuxième partie du titre : « *les guerres familiales* ». Austin, le frère aîné d'Emily ayant épousé Susan Gilbert en 1856 — le mariage ne fut guère heureux — rencontra en 1882 une jeune femme Mabel Loomis Todd, venue s'installer à Amherst avec son mari et en devint l'amant. Un état de guerre fut déclaré entre les deux maisons, le « Manoir » et les « Evergreens », la maison d'Austin et Sue. Cette histoire aurait pu rester un épiphénomène pour la poésie et la publication des poèmes et des lettres d'Emily Dickinson, d'autant que leur idylle commença quatre ans avant la mort d'Emily Dickinson et qu'à cette date (1882) presque toute son œuvre était déjà écrite. Pas du tout. Ces publications ne firent qu'empirer les choses. En effet, Lavinia dite « Vinnie », la sœur d'Emily, ayant à la mort de cette dernière en 1886 trouvé presque 2000 poèmes de sa sœur, voulut les faire publier. Elle se tourna vers Sue, sa belle-sœur et grande amie d'Emily. Ici les avis commencent à diverger chez les biographes : pour les uns, Sue n'était pas très motivée et traîna en longueur, pour les autres elle ne pouvait aller plus vite devant ce travail titanesque. Vinnie reprit les poèmes et les confia à Mabel Loomis Todd qui, avec l'aide de T.W. Higginson (un des mentors d'Emily Dickinson) les publia en 1890. On pourrait croire qu'avec la mort des protagonistes, comme dans *Roméo et Juliette*, toute guerre cessa. Et bien non, chacune des deux femmes avait une fille qui défendit ses droits de publication, de sorte qu'aujourd'hui une partie des manuscrits de Dickinson se trouve à la bibliothèque d'Amherst College, une partie à la bibliothèque municipale de Boston et la troisième à la bibliothèque Houghton de Harvard sans compter cinq autres institutions et

4. Emily Dickinson, *Poésies complètes*, édition bilingue, traduction et présentation par Françoise Delphy, Flammarion, 2009.

quelques particuliers qui possèdent un ou deux poèmes. Je viens d'apprendre grâce à l'*International New York Times* du 24 octobre 2013, que bientôt tous les manuscrits d'Emily Dickinson seront disponibles sur internet et que les chercheurs n'auront plus à courir d'Amherst à Harvard en passant par la bibliothèque municipale de Boston. Le corps démembré d'Osiris va retrouver son intégrité. Dans la chambre d'Emily Dickinson que l'on visite à Amherst les meubles sont des répliques, les originaux sont à Harvard. Les livres de la famille sont également à Harvard. La nièce d'Emily, Martha Dickinson Bianchi, fille d'Austin et de Sue, est morte sans descendance, on ne sait rien de celle de Millicent Todd Bingham, fille de Mabel « la femme adultère » et pourtant les biographes prennent parti. Certains affirment que c'est Austin lui-même qui mutila certaines lettres de sa sœur pour dissimuler le nom de sa femme, soit par haine pour cette dernière, soit parce qu'il considérait les déclarations d'amour de sa sœur à sa femme compromettantes (nous verrons plus loin qu'Emily Dickinson était amoureuse de sa belle-sœur). D'autres voient à ces mutilations, des coups de ciseaux dans les précieuses lettres d'Emily Dickinson, une vengeance de la femme adultère (Mabel) néanmoins jalouse de la femme légitime (Sue).

Cette « guerre » entraîna son lot de cancans, médisances, calomnies, inventions de toutes sortes : Martha Dickinson Bianchi, pour faire croire que la vie de la famille Dickinson était un long fleuve tranquille, n'hésita pas à déplacer des lettres ou des poèmes d'une vingtaine d'année dans sa publication des *Lettres*⁵. Pour cette raison je ne me servirai pratiquement pas de ses livres. Le biographe sérieux doit être très prudent. Comment prendre l'affirmation que Sue était devenue alcoolique ou avait effectué plusieurs avortements quand on sait que ces rumeurs viennent de sa rivale ? Les insultes continuèrent avec la génération suivante, M^{me} Bianchi envoya une lettre au président de Mount Holyoke College — où Emily Dickinson avait fini ses études — traitant Mabel de « tricheuse » et de « fraudeuse. » Les biographes des années 1970-80, pourtant détachés des passions et des rivalités des protagonistes ayant pour centre « La Belle d'Amherst », avaient tendance à charger la femme adultère : Mabel Loomis Todd. Pour un peu on aurait brodé un A majuscule (pour « Adultère ») sur sa robe comme on l'a fait à la superbe Hester Prynne de la *Lettre Écarlate* de N. Hawthorne (publié en 1861, et faisant revivre les Puritains de Nouvelle-Angleterre du 17^e siècle), jusqu'à ce qu'on apprenne chez nos contemporains, les biographes du 21^e siècle, que David Todd, l'époux de Mabel, nommé Professeur d'Astronomie à Amherst College

5. *The Life and Letters of Emily Dickinson*, ed. Martha Dickinson Bianchi, 1924.

en 1881, était lui-même un coureur de jupons presque pathologique, et utilisait la liaison de sa femme pour dissimuler les siennes.

Si j'ai résumé la biographie d'Emily Dickinson par Lynsall Gordon, c'est parce qu'elle est la dernière parue à ce jour et aussi à mon avis l'exemple à ne pas suivre.

Nous reste-t-il, à nous, biographes « indépendants », « objectifs », quelque document intouché par cette guerre ? Oui : les copies des sœurs Louise et France Norcross, cousines germaines d'Emily. Mais j'ai bien écrit « les copies ». Quand Mabel leur demanda les lettres que Dickinson leur avait adressées, elles répondirent que ces lettres étaient trop personnelles et qu'elles lui donneraient des copies d'un choix de lettres. Ainsi fut fait et les parties considérées comme « trop intimes » furent brûlées avec le reste de la correspondance. Il va sans dire que pour un biographe ce sont justement les « parties trop intimes » qui sont les plus intéressantes.

Mon étude privilégiera la vie familiale, amicale et amoureuse d'Emily Dickinson, gardant l'artiste au premier plan. Si Dickinson n'avait pas écrit ses poèmes extériorisant et exorcisant ses troubles psychiques et su, en dépit du manque de compréhension de ses contemporains, qu'elle était une grande artiste, peut-être aurait-elle sombré dans la folie.

L'entreprise n'est pas sans risques : en effet presque tous les biographes et critiques d'Emily Dickinson, les femmes comme les hommes, « tombent en amour » avec l'auteure, ce qui accentue la subjectivité inhérente à toute parole. Cette passion du lecteur ou de la lectrice commença dès la première publication des poèmes, quand Louise Chandler Moulton écrivit en 1890 dans son compte-rendu des *Poèmes* : « Avec chaque page que je tourne et sur laquelle je reviens, je tombe de plus en plus amoureuse. » Certains hommes, agacés par la transparence, proche de l'inexistence, de « l'amoureux » des poèmes et des lettres au « Maître », en viennent à qualifier Dickinson d'hystérique. Certaines femmes, alléchées par l'amour de Dickinson pour sa belle-sœur, la classent comme homosexuelle. Il en est qui assument leur subjectivité, par exemple Susan Howe avec son livre intitulé : *Mon Emily Dickinson*.

Deux autres problèmes se posent : comment mentionner Dickinson ? Lorsque nous analysons les poèmes le nom de famille s'impose. Lorsque nous parlons d'elle dans la biographie les choses sont plus compliquées. Pour décrire la toute petite fille de trois ans le prénom est plus adapté, ensuite pour la jeune fille il est difficile d'utiliser le patronyme surtout si on parle de son frère en le nommant Austin ou de sa sœur Vinnie. Il faut sans doute jongler avec les deux ou suivre l'exemple de Jay Leyda dans : *The Years and Hours of Emily*

*Dickinson*⁶, livre indispensable aux biographes et aux critiques de Dickinson, où l'auteur décide de ne plus choisir et d'écrire Emily Dickinson systématiquement. Il prend 1842 comme date où il cesse de nommer le poète par son seul prénom. C'est d'ailleurs la date de la première lettre d'elle que nous avons. Ainsi elle n'est plus la petite fille, la jeune fille, la femme, mais devient l'auteure. Le second souci est de choisir entre poétesse, terme que j'exècre, car les mots en « esse » rabaissent, une poétesse est une sous-poète, on ne dit plus « doctoresse » mais le docteur unetelle. Alors j'utiliserai : « le poète, la poète, elle, la narratrice, Emily Dickinson et le « moi » quand je parlerai des poèmes où la personne-Dickinson tente de se définir.

Cette biographie gagnerait à être illustrée par des photographies : de la petite ville d'Amherst (très jolie ville du Massachusetts) de la maison ou « Manoir » des Dickinson, de la chambre d'Emily, de ses deux daguerréotypes, des photographies de ses proches : parents, frère, sœur, belle-sœur ; amis : Charles Wadsworth et Samuel Bowles, les amoureux potentiels ; Otis P. Lord, son amoureux réel tardif ; et enfin Gilbert, son neveu adoré. Seraient indispensables aussi quelques exemples de son écriture au fil du temps, non seulement parce qu'elle est très belle, mais aussi parce que c'est grâce à l'évolution de l'écriture que Johnson, puis Franklin, les éditeurs des Poèmes complets ont réussi à dater les poèmes et certaines lettres.

Françoise Delphy.

6. Jay Leyda, *The Years and Hours of Emily Dickinson*, Yale University Press, 1960.

Première partie

Amherst Massachusetts

Amherst est une jolie petite ville située dans le comté de Hampshire et l'État du Massachusetts. Entourée par Hadley, Pelham et Belchertown, Amherst est à 150 km de Boston et à 20km au Nord-Est de Holyoke, la plus grande ville aux alentours. De nos jours on s'y rend en autocar à partir de Boston, ou en train.

Elle compte actuellement 40.000 habitants (dernier recensement). À la mort d'Emily Dickinson il y en avait un peu plus de 4000. La partie la plus haute d'Amherst est à 81 mètres d'altitude sur le campus d'Amherst College¹ point culminant qui offre une vue sur les collines de Pelham, que Dickinson aimait et appelait : « Ses douces Montagnes — [...] et ses Fortes Madones — » 475². L'été y est très chaud et humide, l'hiver long et très froid et la ville se couvre de neige :

Lundi matin nous nous sommes éveillés au milieu d'une terrible tempête de neige — [...] le vent soufflait violemment et il se mit à faire si froid que nous avons ramassé les coings — installé le poêle dans le salon et dit au revoir au monde. Octobre 1851.

L'automne, comme dans toute la campagne de la côte atlantique jusqu'au Canada, est resplendissant et offre pour son « été indien » des palettes de couleurs étincelantes du jaune vif au brun avec une prédominance pour les rouges de ses nombreux érables.

Voici ce qu'écrivit sur Amherst Helen Fiske, née à Amherst deux mois avant Emily Dickinson Amie d'enfance d'Emily Dickinson Elle épousa le lieutenant Edward Hunt, ils vécurent à Washington et voyagèrent beaucoup,

1. Je garde le mot américain, College correspondant à nos deux premières années d'Université, pour qu'il n'y ait pas de confusion avec l'Université du Massachusetts située également à Amherst.
2. Le numéro des poèmes est celui de R.W.Franklin que j'ai repris dans ma traduction : *Poésies complètes d'Emily Dickinson*, édition bilingue, Paris, Flammarion 2009.

ce qui explique que les deux camarades se perdirent de vue. Elles se retrouvèrent dans les années 80, Helen s'étant remariée après la mort de son mari était devenue Helen Hunt Jackson. En 1866 elle vécut dans une pension de famille où résidait également T.W. Higginson qui lui fit lire des poèmes que Dickinson lui avait envoyés, elle les trouva si beaux qu'on peut dire qu'elle fut la plus grande admiratrice d'Emily Dickinson de son vivant. Voici comment elle décrit la petite ville lors d'un de ses passages à Amherst :

Amherst est toujours aussi enchanteur : il y a sans aucun doute une beauté transcendante dans sa situation — confortablement niché dans les bras d'un cercle de collines élevées, traversé par une rivière dont les eaux donnent vie et fertilité à toute la région — Chaque année quand je reviens, tout me paraît de plus en plus ravissant. (1852)

C'est le cadre d'une société provinciale où tout le monde se connaissait, bien décrite par David Higgins :

Dans les écrits de Samuel Bowles il est fait mention de presque tous les amis proches d'Emily. Helen Hunt Jackson, qu'Emily avait connue enfant était une protégée de Higginson, qui lui-même écrivait régulièrement dans la revue de Holland et était ami de Bowles.

Ces correspondants qui eux-mêmes n'étaient pas très connus étaient proches de l'Olympe de Nouvelle-Angleterre. Maria Whitney, amoureuse de Samuel Bowles et parente de sa femme, était la sœur de trois notables — l'un d'eux était le philologue de Yale William Dwight Whitney, le second le géologue, qui donna son nom à la plus haute montagne de Californie, le Mont Whitney. La tante d'Emily, Catherine Sweetser, avait reçu des lettres d'amour de Beecher. Franklin B. Sanborn était un ami et le biographe de Thoreau. La première femme de Higginson était une proche parente d'Ellery et William Ellery Channing. M^{me} Lucius Boltwood était cousine d'Emerson. Mabel Loomis Todd correspondait avec Howells et la famille de Thoreau ; son père, Eben J. Loomis (à qui Emily Dickinson envoya plusieurs notes), avait été un ami de Thoreau et de Whitman. La camarade de classe d'Emily Dickinson, Emily Fowler, était une des petites filles de Noah Webster. Même les très ordinaires cousines d'Emily, Fanny et Louisa Norcross, étaient amies du sculpteur Daniel Chester French, qu'Emily avait brièvement connu quand il vivait à Amherst et à qui elle écrivit au moins une lettre.

Cette liste (loin d'être complète) suggère à quel point, même recluse, Emily Dickinson pouvait être proche des courants intellectuels de son temps.³

3. David Higgins, *Portrait of Emily Dickinson, The poet and Her Prose*, Rutgers University Press, New Jersey, 1967. (Ma traduction). Il est amusant de constater que tous ces gens connus de leur temps quand Dickinson, elle, était inconnue, ne sont mentionnés aujourd'hui *que* parce qu'ils l'ont connue.

Le village s'est formé aux alentours de 1730 et a pris le nom d'Amherst en 1759, en hommage à Jeffrey Amherst, général anglais qui s'illustra pendant les guerres contre les Français et les Indiens. C'est en 1775 qu'Amherst accéda au statut de ville. Au 18^e siècle les industries étaient nombreuses : fabriques de textiles, de papier, de voitures (à cheval), de chapeaux et de briques. Au 19^e siècle, c'est l'agriculture et l'élevage qui se développèrent : vaches laitières, vergers de pommiers, volailles et tabac.

L'Amherst de l'enfance de Dickinson était une petite agglomération de maisons et de fermes cachées dans les bois du Massachusetts occidental. Au sud du village s'étendait le pré communal envahi par les mauvaises herbes et très marécageux au printemps et en automne (Les crises de paludisme d'Austin, le frère d'Emily sont sans doute dues à cet environnement). La maison de brique des Dickinson avait sa grange et son abri pour les voitures à cheval. Dans la cour poussaient des arbustes fleuris, lilas et seringas. À côté se trouvaient un jardin de fleurs et un potager, beaucoup d'arbres fruitiers, pommiers, poiriers, cerisiers, vignes, pruniers et pêchers, et un peu plus loin des châtaigniers, et noyers. Derrière la haie de sapins du Canada qui clôturait la cour passe la route poussiéreuse où circulait la diligence tirée par quatre chevaux, qui conduisait les voyageurs de Northampton à Belchertown, Palmer, et enfin Boston. De l'autre côté de la route un petit ruisseau coulait vers l'Est et traversait le pré des Dickinson qui donnait deux récoltes de foin par an. Derrière la maison s'élevait un tertre couvert de chênes. Devant la fenêtre de la chambre de Dickinson poussait un grand pin qui bruissait dans le vent comme l'océan. Tout autour la forêt, qui montait le long des pentes des collines, Pelham à l'Est suivi de la chaîne d'Holyoke, et au Nord les collines de Sunderland et de Deerfield. C'est en grande partie grâce à Austin Dickinson que le pré communal fut drainé et planté d'ormes.

L'atmosphère à Amherst changea beaucoup entre la naissance D'Emily Dickinson et sa mort. Voici ce qu'écrivit Mabel Loomis Todd dans son journal en mars 1882 :

Je désire avant de partir [*pour Washington*] raconter les joyeuses promenades en traîneau, les sorties pour récolter le sucre d'érable — les danses — les thés-dîners, les parties de whist, le bowling au Gymnase, les concerts au Joyeux Club, les débats du prix Hardy, les matinées du club de musique et toutes les activités gaies, splendides, distrayantes qui ont lieu dans cette ville bénie de telle sorte que je suis heureuse comme une alouette et seuls les plaisirs rythment chaque heure.⁴

4. Jay Leyda, *op. cit.*, tome II, p. 361.